

Chapitre 1

La foi ainsi que la raison

Conversion

Deux événements, l'un antérieur, l'autre postérieur à cette fameuse conversion de 1654, ont joué un rôle important et l'on a pu voir en eux, avec la prise de voile de Jacqueline, une intervention de la Providence même, engageant Pascal dans une vie nouvelle.

Lors du séjour en Normandie (de 1639 à 1647), Pascal prit connaissance des ouvrages de Saint-Cyran par l'entremise de deux frères médecins, les frères Deschamps. Le père de Pascal s'était en effet démis la cuisse (on est en 1646) et ils s'occupèrent de lui pendant plusieurs semaines. Les deux frères lui firent découvrir Saint-Cyran mais aussi les écrits de l'évêque Jansénius et de celui qui fut son disciple et deviendra plus tard un proche de Pascal : Antoine Arnauld. Ce fut l'origine de ce qu'on a appelé la première conversion de Pascal ; comme l'écrit Gilberte, « Dieu l'éclaira de telle sorte par cette sainte lecture, qu'il comprit parfaitement

que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui. » À sa suite et sous ses paroles, sa sœur Jacqueline puis toute sa famille se « convertirent » à cette pensée qui puise ses racines dans l'augustinisme et qui est le centre de la théologie du monastère parisien de Port-Royal, celui du grand Arnauld qui sera directement attaqué par les Jésuites et que Pascal défendra par ses *Lettres écrites à un provincial* (diffusées en 1656 et 1657).

Pour autant, cette première illumination n'arracha pas encore Pascal à ses recherches scientifiques : écrits mathématiques, recherches sur le vide et sur la pesanteur de l'air vont se déployer et faire date dans l'histoire des sciences.

Le deuxième événement significatif concerne ce qu'on a appelé le miracle de la Sainte-Épine.

La nièce de Pascal, fille de Gilberte qui vivait alors en Normandie où elle avait épousé son cousin Florin Périer en 1641, fut atteinte d'une « fistule lacrymale » grave. Cet ulcère se déclara en 1652, lorsque la fillette avait sept ans, et ne cessa d'empirer. La déposition de Pascal, en date de juin 1656 et en vue de la reconnaissance du miracle, nous apprend que « le mal augmenta si fort qu'outre la puanteur et les autres accidents ordinaires, elle avait encore perdu l'odorat, et qu'il s'était formé une enflure au coin de l'œil de la grosseur d'une noisette avec dureté, et un sac plein de cette boue qui, quand on la pressait, se vidait par l'œil et le nez ». Il fallait se résoudre à une thérapie par le feu,

dangereuse et qui ne garantissait ni la guérison ni même la survie. Après bien des reports et des hésitations, les parents de la fillette s'y résolurent. En attente de l'opération, la jeune malade fut placée au monastère de Port-Royal en 1653 où vivait sa tante, Jacqueline, la sœur de Pascal qui était devenue religieuse. Au printemps 1655, la situation ne pouvait plus attendre puisque « ladite malade ne dormait presque plus, qu'elle avait une fièvre lente et qu'elle était dans une langueur qui l'avait obligée de rompre le Carême », poursuit le rapporteur de la déposition de Pascal. C'est alors que se produisit ce qui sera officiellement reconnu comme un miracle après enquête menée par les autorités religieuses compétentes. Ayant touché une relique, la Sainte-Épine, une épine de la couronne portée par Jésus-Christ lors de sa Passion et de sa crucifixion et conservée au monastère, la fillette fut « guérie sur-le-champ ». Selon la sentence prononcée en 1656 par le cardinal de Retz, archevêque de Paris, portant approbation du miracle, « comme cette guérison faite ainsi en un instant d'une maladie de cette importance ne peut être qu'extraordinaire, de quelque façon qu'on la veuille prendre », il faut estimer « qu'elle surpassé les forces ordinaires de la nature, et qu'elle ne s'est pu faire sans miracle ».

Pascal fut donc témoin de ce « miracle » survenu en 1656, soit deux années après la conversion de 1654 dont nous allons parler.

MÉMORIAL

L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément,

pape et martyr, et autres au martyrologe.

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir

jusques environ minuit et demi,

FEU.

« DIEU d'Abraham, DIEU d'Isaac, DIEU de Jacob »

non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

DIEU de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

« Ton DIEU sera mon Dieu. »

Oubli du monde et de tout, hormis DIEU.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu,

et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile :

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliiscar sermones tuos. Amen.

Lorsqu'il écrit son *Mémorial*, Pascal rapporte cette expérience bouleversante de la révélation qui va décider de sa conversion, non seulement au sens théologique mais aussi en un sens plus littéral dans la mesure où cette expérience va le conduire à revoir ce qu'il est, ce qu'il a fait et ce à quoi il doit désormais consacrer sa vie. Un retour radical sur soi et son passé et un point de départ vers une vie nouvelle.

Dans un texte intitulé *Sur la conversion du pêcheur*, écrit en 1658, soit quatre ans après cette expérience, Pascal décrit autant qu'on peut le faire par des mots ce que signifie cette conversion et les sentiments qui touchent une âme en proie à la révélation.

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle. Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices.

Une connaissance des choses « nouvelle » et « extraordinaire », à partir de laquelle l'ancienne manière de penser, considérer, vivre se trouve caduque et se révèle à la fois pauvre et fausse. Et c'est aussi bien l'extériorité que l'intériorité (« les choses et elle-même ») qui deviennent objet de cette nouvelle vue. À l'évidence, la volonté ne pourra que se plier à cette révolution, c'est-à-dire que la manière de

vivre son existence ne peut que changer de manière tout aussi « extraordinaire ». C'est bien ce qui est exprimé par Pascal à la fin de son texte. L'âme ainsi touchée par Dieu manifesté trouve ses devoirs, des devoirs aussi nouveaux que nécessaires.

Silence de la raison

Deux points sont à mettre à jour. Le Dieu dont il s'agit ici, comme le révèle bien le *Mémorial*, n'est pas le « Dieu des philosophes et des savants », c'est le « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ». Autrement dit, ce Dieu ne peut pas être considéré en tant qu'élément de système comme il l'est chez Descartes par exemple, Dieu garant des vérités que l'âme humaine peut redécouvrir après l'expérience du Cogito. Le Dieu de Pascal n'est pas objet de connaissance, qui peut être enserré dans notre petite raison et qui, à son tour, garantit la sûreté de nos connaissances. Les *Pensées* de Pascal insistent assez sur les faiblesses de la raison en tant qu'instrument de connaissance mais aussi sur la dimension incommensurable de Dieu, laquelle disqualifie la raison : « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison » (*Pensée* 278). Le Dieu de Pascal conduit donc plutôt au silence, contre les discours de la raison triomphante, il conduit à plier et non à s'élever, à s'humilier et non à penser « devenir comme maître et possesseur de la nature », selon la célèbre formule de Descartes. Il ne porte donc pas à

la connaissance, il nous renvoie à notre ignorance, et s'il change quelque chose dans la vie de l'homme ainsi touché par Dieu, ce doit précisément être sa vie et la façon de la mener. Et ce Dieu-là inscrit d'autre part celui qu'il appelle dans une tradition, celle d'Abraham, d'Isaac, de Jacob. Autant de figures de la soumission et de la dévotion à Dieu, autant d'exemples à suivre quant à la manière de vivre sa vie.

Cette expérience de la révélation ne va effectivement pas conduire Pascal à une sûreté de connaissance au sens philosophique et savant du terme, mais à une pratique de la charité, au sens évangélique de l'amour de Dieu. Dieu qui échappe à la raison et ne fonde pas de connaissances savantes n'est chez Pascal, comme il l'a été chez les Prophètes, qu'objet d'amour. C'est tout ce qu'il doit être et ce « tout » exclut le reste. Dans *La Vie de Monsieur Pascal*, Gilberte Périer marque d'ailleurs une opposition entre les préoccupations mondaines et scientifiques d'une part et la vie dévouée à Dieu d'autre part. Elle écrit à propos de la première vie de son frère que « ce fut le temps de sa vie le plus mal employé ; car, quoique par la miséricorde de Dieu il s'y soit préservé des vices, enfin, c'était toujours l'air du monde, qui est bien différent de celui de l'Évangile. »

Alors bien sûr, et c'est le premier point que nous voulions souligner ici, on est très loin du cercle de la philosophie qui inclut Dieu au titre de fondateur de la connaissance (Descartes) ou bien à celui d'objet privé qui a son ordre et peut se trouver dans le cœur

d'un philosophe sans que cela n'affecte par ailleurs son travail de philosophe, ce qui renvoie à la célèbre distinction entre la foi et la raison. En ce dernier sens, on peut être et philosophe et croyant. Pour Pascal, être croyant exclut au contraire les préoccupations des philosophes au sens où celui qui a été touché par Dieu est nécessairement amené à voir les choses « d'une façon toute nouvelle », c'est-à-dire à considérer en l'occurrence les recherches des philosophes à la fois comme « inutiles » et « incertaines », pour reprendre les termes par lesquels Pascal qualifie Descartes dans les *Pensées*. Inutiles, incertaines et aussi source d'orgueil et donc méprisables car elles pourraient conduire les hommes à s'admirer eux-mêmes plutôt qu'à aimer Dieu. « La vraie et unique vertu est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer », écrit ainsi Pascal dans la *Pensée* 485.

À propos de cette âme touchée par Dieu, Pascal écrit à la fin du texte *Sur la conversion du pêcheur* : « Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature, lui rendre grâce comme redévable, lui faire comme coupable, le prier comme indigente. » Mais cette conception de Dieu, cette pensée des devoirs qu'on lui doit sans transiger avec le monde et ses préoccupations se retrouvent aussi, et avec quelle force, dans la querelle qui va opposer les Jansénistes aux Jésuites, dont les *Provinciales* se font l'écho. On y retrouve un Pascal, janséniste, défenseur de la pureté radicale des actes et des sentiments